

MAÏTÉ LOPEZ

LA DERNIÈRE CARTE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de voir le
jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre,
ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits
pour tous pays.*

ISBN 9791042529765

Dépôt légal : juillet 2026

*Dans tes grands yeux noirs
Je me suis perdu
J'attends un regard
Le cœur suspendu
Je t'aime tellement fort
Toi qui me fais si peur
Est-ce un mauvais sort
Ou la mauvaise heure
Dans tes beaux yeux noirs
Je sombre, mon amour
Et mon désespoir
À leur chant est sourd
Je perds la raison
À chercher tes bras
Brûlant de passion
Viens, embrasse-moi
De tes grands yeux noirs
L'étrange lumière
A nimbé le soir
De tous les mystères*

*Les yeux noirs,
Otchi Tchernye*

« De tous les biens que procure la sagesse,
le plus précieux est l'amitié. »
Épicure

1

Bayonne s'enveloppe d'une brume épaisse.

Neuf heures à peine, et déjà cette impression que la ville hésite à se réveiller.

Les rues sont silencieuses, les vitrines embuées, quelques volets encore clos.

D'ici moins de quatre mois, les guirlandes de Noël s'y accrocheront comme des promesses.

Pour l'instant, tout sommeille encore.

Au café, les réserves sont pleines. Les frigos débordent. Tout est rempli. Sauf moi. Je suis à sec. Éreintée.

Je suis vide.

Comment peut-on être aussi fatiguée à seulement trente ans ?

Camille surgit de l'entrée de derrière, celle sur laquelle il a fièrement accroché une pancarte *Entrée des artistes*, comme un danseur de comédie musicale, torchon sur l'épaule et sourire aux lèvres.

— Ma Laurette, j'ai besoin d'un jour de congé demain.

Je ne réponds pas. Je le regarde avec une intensité qui pourrait tuer.

— Merci ma Laurette ! chantonne-t-il, comme si mon silence était un feu vert.

Il tourne sur lui-même, ridicule et gracieux à la fois (une grâce à faire pâlir Philippe Candeloro). Puis dépose un baiser sur mes cheveux. Je ne lui en veux déjà plus.

Quelques secondes plus tard, le revoilà :

— Faut que je sois au trinquet Saint-André. Les gars doivent s'entraîner. Tu sais que, même à la pelote, je suis indispensable. Unique. Bref.

Il me tend sa main, avec un sourire de gamin, et l'embrasse.

— Tu veux l'embrasser aussi ?

Je la repousse, lasse.

— Tu es indispensable ici aussi, Camille !

Il bombe le torse.

— Arrête.

Je lève une main, sans force.

— C'est calme en ce moment. Et je n'ai pas pris de congés depuis 1996.

— Tu exagères ! Va plutôt t'occuper de la cinq. Ils ont l'air pressés.

Un an de formation en management. Et je ne gère que moi. À peine.

Heureusement que personne ne compte sur moi pour mener une guerre. On serait foutus.

Camille revient, sourire coquin en embuscade. Il s'accoude au comptoir, toujours son torchon sur l'épaule.

— Tu vois ce que je vois ?

Il chuchote. Fort. Comme d'habitude.

Son regard file vers celui qu'il surnomme le *client-bogosse-polynésien*, qui s'installe à une table près de l'entrée.

— Tu ne veux pas être plus discret ?

— Discret, c'est mon deuxième prénom.

Il marque une pause dramatique.

— Enfin... le troisième. Le second, c'est Eugène. Comme mon papy des montagnes.

— Tu le fixes. Tu lui souris comme un néon. Tu lui as même fait un petit signe de la main. Comme ça.

Je mime son geste, une grimace en prime.

— Tu m'imites très mal. Et puis, de toute façon, ce n'est pas pour moi qu'il vient ici.

Son regard vrille.

— Si tu vois ce que je veux dire.

— Camille ! Je n'ai pas le temps pour ça.

Je souffle, les bras tendus vers l'énorme bête en inox devant moi.

— Est-ce que tu peux m'aider avec cette saleté de machine à café ? S'il te plaît.

Je me bats avec cette machine hors de prix qui passe son temps à cli-gnoter. J'aurais dû écouter ma sœur, « *Ne JA-MAIS acheter d'occasion.* »

En quelques secondes, Camille ressuscite la maudite machine.

Une histoire de filtre à particules. Et de manque de tact avec les manettes, précise-t-il.

Il rit.

Camille a toujours le sourire. Il est drôle, solaire.

Au café, la lumière entre à flots par la grande vitrine et la terrasse.

Mais le vrai soleil ici, c'est lui.

Enfant déjà, il me fascinait.

Pendant plus de vingt ans, il a été le chef de rang du restaurant de mes parents. Il était le plus jeune salarié, et pourtant, le plus charismatique. Toujours une solution sous la main. Le *MacGyver* de l'équipe.

Mon père régnait en cuisine. Ma mère en salle, avec Camille. Ma sœur, Meryl et moi, les aidions dès que nos emplois du temps de collégiennes, puis de lycéennes, nous le permettaient.

Entendre les rires des grandes tablées, le bruit des verres qui s'entre-choquaient, des « *tchin* », des « *santé* », des « *salud* » qui résonnaient aux quatre coins de la salle me galvanisait. Sentir les effluves du poulet basquaise mêlés à celles des chipirons à l'ail me grisait. J'étais dans mon élément.

Meryl, elle, n'a jamais aimé être au restaurant avec nous.

Tout la stressait. Elle faisait tomber les plateaux, confondait les commandes.

Papa était plus serein lorsqu'elle restait à la maison pour réviser.

Très vite, ma sœur a abandonné le navire (au grand soulagement du capitaine), pour suivre ses passions et ses rêves. La danse, la musique, la médecine.

Moi, je ne crois pas avoir déjà eu d'autres passe-temps que d'être au restaurant. Avec mes parents. Avec Camille. La cigogne a dû me déposer directement là, au milieu de la salle, entre deux services. Sans passer ni par la maternité, ni par la maison.

2

En toute logique, j'en ai fait mon métier.

Trois années dans une prestigieuse école hôtelière à Biarritz. C'était une évidence.

Une suite naturelle. Presque génétique.

Et puis, une opportunité d'achat s'est présentée : un coquet local, dans le quartier du Petit Bayonne.

Quelques rendez-vous à la banque, six mois de travaux et je devenais l'heureuse propriétaire de *l'Ainhua Kafé*.

Très vite, mon petit commerce a trouvé sa clientèle. Et, bien sûr, quand il est devenu indispensable d'embaucher, Camille s'est auto-désigné.

L'année précédente, mes parents avaient vendu leur restaurant, à un jeune couple de Parisiens.

La mayonnaise n'ayant pas pris avec *les Parigots* – dit Camille –, il avait rendu son tablier pour venir en revêtir un autre, à mes côtés.

— Ce qu'il est beau...

Camille se mordille la lèvre, en me regardant, malicieux.

— Il te dévore des yeux, ajoute-t-il tout en filant vers la cuisine.

Le *client-bogosse-polynésien* me fixe, sourire en coin, regard mielleux, torse bombé.

Oui, il est plutôt bel homme. Mais je n'y arrive pas.

Je n'arrive pas à porter un quelconque intérêt à qui que ce soit.

Je suis déjà amoureuse.

Et encore, *amoureuse*, c'est un mot trop sage.

Trop doux. Moi, je suis prise au piège.

— Bonjour, vous avez choisi ?

— Salut, lâche-t-il, l'air décontracté. Avant de commander un cappuccino à la vanille, une orange pressée et un muffin aux trois chocolats.

Il sourit. Une voix grave, adoucie par le matin. De près, il a l'air encore plus robuste. Il dégage un certain charme, il faut bien l'avouer. Il paraît sûr de lui, mais pas arrogant. Je remarque ses oreilles en chou-fleur, un rugbyman, comme le soupçonnait Camille.

Il m'observe du coin de l'œil pendant que je prépare la commande. C'est un lundi tranquille, entre deux ondées, la salle est presque vide.

— Ne te montre pas trop chaleureuse, il pourrait revenir, glisse-t-il, moqueur.

— Je suis polie, et professionnelle. Que veux-tu de plus ? Et puis, je ne vais pas lui donner de faux espoirs.

— Je dis ça pour toi ma Laurette, tu devrais foncer. Il est beau, il a de gros biscotos, et des dents parfaites, ce qui est plutôt rare pour un sportif de sa discipline.

Je lève les yeux au ciel.

Camille n'a jamais vraiment eu de type d'homme.

En vingt ans, je l'ai vu aimer des profils et des physiques très différents.

Il y a eu Anton, le boulanger qui fournissait le restaurant de mes parents. Un peu bourru, un peu potelé, mais sympathique et jovial. Puis, Tony, plus sombre. Un pervers narcissique, comme on dit, qui prétendait vivre d'amour, de surf et d'eau fraîche, mais qui vivait surtout du RSA et de l'argent qu'il volait en cachette à Camille. Il ne s'en est jamais vraiment remis.

Depuis, d'autres hommes sont passés : comme Andréa, rencontré à la pelote basque ou Nicolas, une connaissance de l'école de surf. Autant d'histoires brèves, fugaces, sans lendemain.

Le *client-bogosse-polynésien*, lui, avale son en-cas plus vite qu'Obélix n'engloutirait un sanglier.

Le carillon de la porte retentit. Je ne l'ai même pas vu sortir.

Sur la petite table ronde près de l'entrée, une tasse vide, et un verre, un billet de vingt euros, et une serviette en papier.

Son numéro y est griffonné.

Camille surgit derrière moi.

— Tu vois ? J'avais raison.

Je me détourne. Je ne suis pas d'humeur à jouer. Je suis ailleurs. Je pense à lui. Conrad.

Il est toujours là, en fond. Comme une ombre que je traîne derrière moi. Il n'est pas parti. Pas mort. Juste... fuyant, brutal, imprévisible.

Il me hante.

Je tends la main, il se dérobe. Je parle d'avenir, il hausse les épaules. Je l'aime, il me cogne de ses silences ou de ses mots qui claquent. Et pourtant, je reste. Je ramasse les miettes. Je m'accroche à ce qu'il me donne. Même si c'est trop peu. Même si ça fait mal.

Camille me connaît trop. Il devine, il voit tout, mais il ne dit rien. Il attend.

Et moi, je fuis.

Je fuis dans le travail, dans le bruit des tasses, dans le cliquetis de la machine à café. Dans la routine. Comme si ça suffisait à faire taire ce qu'il y a en moi.

Mais rien ne suffit. Parce que je l'ai dans la peau. Parce qu'il me manque même quand il est là.

Et je ne sais plus comment faire pour me sortir de ça.